

Le mythe de Frankenstein ou une certaine idée du progrès

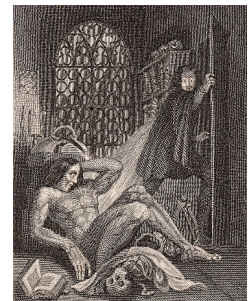
Le chapitre que nous allons aborder, "les limites de l'humain", résonne singulièrement dans l'époque qui est la nôtre, nous le verrons, avec d'une part la pandémie du Covid, d'autre part avec la menace de plus en plus concrète du réchauffement climatique. Le terme de limite peut être compris dans un double sens : la limite est ce qui permet de tracer une frontière entre ce qui est humain et ce qui ne l'est pas, mais on peut également considérer la limite comme une limitation inhérente à la condition humaine, synonyme alors d'impuissance. Ces limites, comprises comme limitation, sont à la fois internes - l'homme, c'est d'abord un corps voué à la maladie et à la mort - et externes, puisque l'espèce humaine est confinée dans l'espace réduit de la planète Terre dont les ressources sont limitées et au-delà duquel se trouve, pour reprendre la formulation de Blaise Pascal, "le silence éternel des espaces infinis".



Mary Shelley interprétée par Elle Fanning dans le film d'Haifaa al Mansour

Pour aborder ce chapitre, il me semble nécessaire de revenir à un mythe moderne majeur, celui de Frankenstein. *Frankenstein* est à l'origine un roman écrit par une jeune Anglaise, Mary Shelley, dans des circonstances assez particulières : Mary Shelley, fille de deux écrivains célèbres, entretient une liaison contre l'assentiment de son père avec un jeune poète romantique, Percy Shelley, tous deux mènent une existence de Bohème. Ils voyagent en Europe dans des conditions extrêmement précaires. Ils passent l'été 1816 en compagnie d'un autre poète romantique, lord Byron. Ils sont confinés la plupart du temps en raison du mauvais temps dans la maison qu'a louée Byron. Pour occuper leurs journées, Byron leur propose d'écrire chacun une histoire de fantôme. Mary Shelley invente alors l'histoire de Frankenstein qui est une alliance tout à fait singulière entre les histoires gothiques alors à la mode et un genre qui n'existe pas encore, la science-fiction. Que raconte *Frankenstein* ?

Le roman commence à la fin du XVIIIème siècle, Walton, le capitaine d'une expédition cherchant une nouvelle route maritime à travers les glaces de l'Arctique, fait la rencontre totalement improbable d'un homme qui fuit, sur un traîneau tiré par des chiens, une mystérieuse menace. Cet homme que Walton a recueilli va lui raconter son histoire et la raison de sa présence dans ces lieux inhospitaliers. Il s'appelle Victor Frankenstein, il est citoyen genevois, a fait des études scientifiques en Allemagne, et a créé un monstre. Profondément affecté par la disparition de sa mère morte de la scarlatine, Frankenstein a fait le vœu de vaincre la maladie et la mort. Pour cela il s'attelle à la création d'un nouvel homme issu, non de l'union d'un homme et d'une femme, mais d'une genèse en laboratoire, utilisant notamment les découvertes récentes sur l'électricité. Mais alors qu'il est sur le point de réussir, il est effrayé par l'aspect repoussant de sa créature, et l'abandonne à son destin. Cette créature, fabriquée à partir de fragments de cadavres et laissée pour morte, est en réalité bien vivante. Animée à l'origine d'un fond généreux, mais monstrueuse d'apparence, elle va être chassée par les premiers êtres humains qu'elle rencontre et se réfugie à la campagne où elle observe en cachette une famille heureuse et paisible. Elle apprend alors à parler et à lire. Sur un malentendu, alors qu'elle cherche à entrer en contact avec le père aveugle, elle est chassée par le reste de la famille qui croit à une agression. Elle décide alors de se venger de son créateur dont elle a retrouvé le journal intime dans la poche de son manteau. Elle assassine son frère en guise d'avertissement et lui lance un ultimatum: elle le laissera en paix à condition qu'il lui crée une compagne. Victor Frankenstein commence par accepter, puis, se rendant compte qu'il risque de créer une nouvelle espèce mettant en danger l'espèce humaine, se ravise. La créature, furieuse, s'invite alors à sa nuit de noces pour assassiner sa femme. Dès lors Frankenstein va consacrer sa vie à traquer sa créature, ce qui le mènera jusqu'aux glaces de l'Arctique où le



Frankenstein abandonne sa créature (illustration de l'édition de 1831)

capitaine Walton a fait sa rencontre. Peu après avoir raconté son histoire, Frankenstein meurt, il est rejoint par sa créature qui demande à Walton la dépouille de son créateur et qui s'immole avec lui sur un bûcher funéraire. Walton décide alors d'abandonner son projet et de retourner avec son équipage en Angleterre.

En quoi cette histoire est-elle intéressante pour l'étude de notre chapitre ? Tout d'abord la roman prend la forme d'un apologue, c'est-à-dire une histoire édifiante destinée à fournir un enseignement moral au lecteur. Il s'agit ensuite d'un mythe, c'est-à-dire un récit qui exprime sous forme symbolique une interrogation collective fondamentale et qui possède de multiples degrés de lecture. Une des interprétations s'est notamment intéressée au contexte historique de l'histoire, censée se dérouler à la fin du XVIII^{ème} siècle : certains commentateurs voient en effet dans la créature de Frankenstein, une représentation de la Révolution française, originellement animée de bonnes intentions mais qui se termine dans le sang avec l'épisode de la Terreur. De manière plus générale, on peut y voir une critique et une remise en cause, à l'aube d'une autre révolution, la révolution industrielle, de l'idée de progrès et en particulier de progrès technique. Ce que l'histoire de Frankenstein nous enseigne, c'est que le progrès technique, même lorsqu'il s'accompagne d'intentions louables, n'est pas forcément synonyme d'une amélioration de la condition humaine et qu'il peut au contraire représenter un danger non-maîtrisable.

Cette interrogation, Mary Shelley n'est pas la première à la formuler. On la retrouve, dans l'antiquité, à travers plusieurs mythes issus de la tradition gréco-romaine et judéo-chrétienne. Dans



*Le jardin d'Eden et la chute de l'homme,
Bruegel*

la Bible, le progrès envisagé comme transgression apparaît au moins deux fois dans la *Genèse*. La première, c'est au début de l'histoire de l'humanité avec le récit du péché originel. Vous connaissez l'histoire. Adam et Eve, le premier homme et la première femme, vivent au milieu du jardin d'Eden une vie paradisiaque. Ils peuvent profiter de tout ce qui pousse en abondance autour d'eux. Tout ? Pas exactement car Dieu leur a interdit de manger du fruit de la connaissance. Mais le serpent, qui est la plus rusée de toutes les créatures, réussit à persuader Eve d'en manger, et elle persuade à son tour Adam de faire pareil. Ils se rendent compte alors qu'ils sont nus, se couvrent de plantes pour cacher leur nudité et trahissent ainsi aux yeux de Dieu la transgression qu'ils ont commise. Dieu les chasse alors du paradis pour éviter qu'ils ne mangent du fruit de la vie éternelle et ne deviennent semblables à des dieux.

On peut évidemment lire symboliquement cette transgression comme l'apparition de la conscience chez l'être humain, conscience de soi et de sa finitude, puisque la transgression transforme l'être humain en créature vouée à la mort, et conscience au sens moral du terme puisque Adam et Eve acquièrent ainsi la notion du bien et du mal. Elle transforme également l'homme, créature insouciant n'ayant pas d'autre effort à faire que de tendre la main pour cueillir de quoi se nourrir, en travailleur acharné, contraint à labourer la terre pour pouvoir manger. On retrouve ainsi présenté de manière mythologique le passage d'une société de chasseurs cueilleurs de l'époque paléolithique à la société d'agriculteurs du néolithique. Cette évolution est fondamentale par rapport à notre chapitre puisqu'avec le néolithique commence la course effrénée des sociétés humaines vers le progrès. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de trouver, toujours dans *la Bible*, un autre mythe associé au progrès, celui de la Tour de Babel. Là encore il s'agit d'une histoire connue. L'ensemble des hommes vivant sur Terre se rassemble pour construire une ville et une tour si haute qu'elle monterait jusqu'aux cieux. Dieu, encore lui, inquiet du pouvoir que prennent les hommes, décide de créer la discorde entre eux en les empêchant de se comprendre. Comme dans le mythe d'Adam et Eve, on trouve, du côté des hommes, la volonté de devenir semblables à des dieux et du côté de Dieu la crainte de voir les hommes devenir semblables à lui ce qui suscite sa colère et son châtement.

La thématique du progrès considéré comme quelque chose de négatif apparaît également dans la mythologie gréco-romaine à travers le mythe de l'âge d'or : selon ce mythe, l'humanité aurait

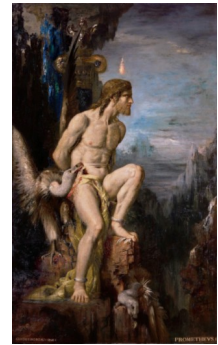
connu plusieurs phases de décadence successives avec le passage de l'âge d'or, représentation d'un stade de l'humanité vivant dans une sorte de paradis terrestre, à l'âge d'argent, puis de l'âge d'argent à l'âge de bronze et enfin de l'âge de bronze à l'âge de fer. à chaque passage d'un âge à l'autre les conditions de vie des hommes deviennent plus dures en même temps que les progrès techniques s'accroissent. La thématique du progrès est également au centre d'un autre mythe gréco-romain, celui de Prométhée. Prométhée est le fils d'un titan, c'est le cousin de Zeus et c'est selon les traditions celui qui crée l'humanité à partir de la terre glaise, comme dans *la Bible* et la mythologie sumérienne, ou celui qui dérobe le feu aux dieux pour le transmettre aux hommes. Là encore comme dans *la Bible*, cette transgression sera punie, par Zeus lui-même, qui ordonne qu'on attache Prométhée à un rocher où un aigle lui dévore le foie qui repousse tous les jours.

C'est ce mythe de Prométhée qui est mis en avant par Mary Shelley, puisque le sous-titre de son roman *Frankenstein* n'est autre que "le Prométhée moderne". La figure de Prométhée peut faire référence au créateur de l'humanité, le but de Victor Frankenstein étant en effet de créer une nouvelle humanité affranchie de la maladie et de la mort, elle évoque également le voleur de feu, compris ici comme une métaphore de l'étincelle de la vie. En donnant la vie au moyen de la science, Victor Frankenstein transgresse un interdit puisqu'il s'arroge un privilège normalement dévolu à la divinité.

La lecture qu'on peut faire du personnage et de ses intentions est double : d'une part, il cherche à soulager la souffrance qui afflige l'humanité, ce qui en fait une figure positive, d'autre part, il cherche à se substituer à Dieu, ce qui lui vaut la condamnation morale implicite de l'auteur. En cela, il fait preuve d'hybris, cette notion fondamentale qu'on trouve notamment dans la tragédie grecque : est atteint d'hybris l'être mortel qui cherche à se faire l'égal des dieux, il est généralement puni pour cette raison, par la mort ou par un châtement plus terrible encore. La condamnation de Victor Frankenstein dans le roman peut également être interprétée de deux façons différentes : on peut considérer qu'il subit une forme de châtement divin pour avoir fait preuve d'hybris, mais on peut également voir dans les malheurs qui le frappent une conséquence de son irresponsabilité. En effet, après avoir engendré la créature, il l'abandonne à son sort. On peut y voir la métaphore d'un savant qui ne réfléchirait pas aux conséquences de ses inventions et serait dénué d'éthique. Une autre interprétation possible donnerait une dimension autobiographique au roman de Mary Shelley : c'est notamment l'idée développée par la réalisatrice saoudienne Haïfaa al Mansour dans son biopic de 2017 consacré à la romancière. Elle interprète la créature comme une représentation métaphorique de l'auteur et le personnage de Victor Frankenstein comme celle de son mari, le poète Percy Shelley, dépeint sous les traits d'un être généreux, mais complètement inconséquent, qui abandonne ses proches face aux difficultés.

Il est d'ailleurs intéressant d'observer que la figure de Prométhée sera reprise par Percy Shelley dans un drame intitulé *Prométhée délivré* (*Prometheus unbound*), où le héros mythologique est représenté comme une figure positive et représentative du romantisme. Prométhée y apparaît en effet comme le libérateur de l'humanité, en révolte contre Zeus, dépeint sous les traits d'un tyran ingrat et mesquin.

Ce n'est évidemment pas l'interprétation que l'on retiendra parce qu'elle s'éloigne de notre thématique. On gardera plutôt l'image du savant fou, premier d'une lignée promise à une nombreuse postérité. La figure de Frankenstein n'est perçue comme mythe qu'à partir du XX^{ème} siècle. Il y a une raison à cela : le XIX^{ème} siècle est en effet traversé par la philosophie du positivisme qui, dans la lignée du romantisme, conçoit l'histoire de l'humanité comme une ascension constante vers le progrès. Dans la conception du positivisme, le développement de la science et de la technique vont permettre à l'humanité d'améliorer sa condition. Et si quelques voix se montrent plus nuancées, elles demeurent minoritaires. On pourra ainsi noter l'opposition entre deux des principaux fondateurs de la science-fiction moderne, Jules Verne et H. G. Wells. Chez le français Jules Verne, le progrès scientifique est présenté sous un aspect positif, comme une des ressources de l'être humain lui permettant d'affronter un environnement hostile. Chez Wells, en revanche, on retrouve la figure du



Prométhée par Gustave Moreau

savant fou dont les inventions posent des problèmes éthiques non résolus. C'est le cas notamment de Griffin, le héros du roman *l'homme invisible*, ou du docteur Moreau dans *l'île du docteur Moreau* qui se livre à des expériences pour le moins contestable pour transformer les animaux en êtres humains. Le progrès technologique est également représenté chez cet auteur par les Martiens de *La guerre des mondes* qui profitent de leur supériorité technologique pour asservir l'humanité en la transformant en bétail. Le parallèle est fait explicitement par l'auteur avec les entreprises coloniales des pays dits "civilisés", jetant ainsi une lumière trouble sur les prétendues intentions civilisatrices de ces pays.

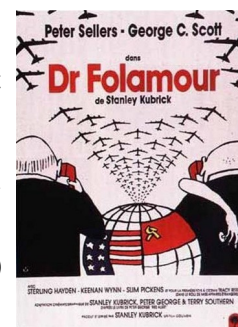


La créature de Frankenstein interprétée par Boris Karloff

Mais pour que le créateur et la créature du roman de Mary Shelley deviennent un mythe, il faut attendre l'entre-deux guerres et la sortie du film de James Whale en 1931 produit par les studios Universal, *Frankenstein*. Ce film va imposer la représentation de la créature, confondue avec son créateur (puisque dans le roman, elle n'a pas de nom), sous les traits d'un géant, avec des boulons au niveau du cou, interprété par Boris Karloff. Le succès du film sera tel que les producteurs lui inventeront des suites, *la fiancée de Frankenstein* et *le fils de Frankenstein*. Si le film garde l'idée du créateur et de la créature, il s'éloigne en revanche assez nettement de l'intrigue inventée par Mary Shelley, transformant la créature en idiot qui fait le mal en toute inconscience. Sur le plan cinématographique, il faudra attendre le film de Kenneth Brannagh sorti en 1994 et intitulé *Mary Shelley's Frankenstein* pour

voir au cinéma une version fidèle au roman.

Pourquoi le mythe de Frankenstein n'est-il devenu un mythe qu'à partir du XXème siècle ? L'interprétation que je vous propose est que le rapport à la science change fondamentalement au XXème siècle, en particulier à partir de la première guerre mondiale et davantage encore avec la deuxième guerre. S'instaure en effet à partir de ces deux événements majeurs une méfiance par rapport à la science et aux progrès qu'elle est censée apporter. La première guerre mondiale a été l'occasion d'utiliser de formidables avancées technologiques dans un but de destruction et de mort. C'est en effet la première guerre où l'on voit des chars d'assaut motorisés, des avions, où l'on utilise des armes chimiques. Dès lors le progrès technologique apparaît comme pouvant se retourner contre l'être humain. L'inquiétude est encore décuplée au sortir de la seconde guerre mondiale qui s'est terminée par l'anéantissement d'Hiroshima et Nagasaki sous le feu nucléaire. Pendant plusieurs décennies, le monde entier va vivre dans la crainte d'une guerre nucléaire totale entre l'URSS et les Etats-unis qui, au vu des forces en présence, risquerait de se solder par l'anéantissement complet de l'humanité. C'est le sujet du film de Stanley Kubrick de 1964, la comédie macabre *docteur Folamour (doctor Strangelove)* où le personnage éponyme, un ancien scientifique nazi désormais au service des Etats-unis va provoquer une guerre nucléaire entre les deux grandes puissances, accomplissant ainsi son rêve de destruction et de mort.



Affiche du Dr Folamour de Stanley Kubrick

Le mythe de Frankenstein est également indissociable de la figure du robot, en cela qu'il s'agit dans les deux cas d'un être humanoïde fabriqué par l'homme. Le robot est une figure incontournable de la science-fiction moderne. Le mot robot vient du tchèque et pourrait se traduire par celui qui accomplit les corvées, autrement dit, l'esclave. On en trouve la première occurrence dans une pièce de l'écrivain tchécoslovaque Karel Čapek (prononcez Tchapek) de 1920, *R.U.R.* Dans cette pièce, les robots sont des créatures artificielles fabriquées de manière industrielle pour servir les êtres humains. Ils finissent par se révolter et anéantissent l'humanité. Cette thématique de la machine détruisant l'homme va hanter la littérature et le cinéma de science-fiction.

On la retrouve en 1984 dans *Terminator* de James Cameron, ainsi que dans ses nombreuses suites. Dans l'univers de Terminator, les machines ont déclaré la guerre aux humains



Affiche du film
Terminator
Renaissance (2009)

qu'elles cherchent à anéantir et le Terminator, un androïde créé pour tuer, est envoyé dans le passé pour assassiner Sarah Connor, la mère de celui qui mène la rébellion contre les machines. La révolte des robots est également le thème de *Blade runner*, film de Ridley Scott sorti en 1982, où les répliants, des androïdes extrêmement puissants mais dotés d'une vie brève, sont pourchassés en raison du danger qu'ils représentent pour l'humanité. Le film offre une image de la confrontation entre le créateur des répliants et une de ses créatures dans une scène qui fait penser à celle du roman de Mary Shelley et où le répliant finit par tuer le scientifique. Sans doute n'est-il pas anodin de constater que le même réalisateur, Ridley Scott a réalisé en 2012 un film appelé *Prometheus*, prequel à la série Alien qui évoque l'origine extraterrestre de l'humanité, créée par une race supérieure évoquant le personnage de Prométhée. Dans le film suivant, *Alien covenant*, c'est un androïde qui endosse la figure du savant fou en cherchant à créer une nouvelle espèce, hybride d'un humain et d'un alien. La créature est devenue le créateur, la boucle est bouclée.

En réponse au mythe de Frankenstein, celui du créateur détruit par sa créature, auquel il fait explicitement référence, l'écrivain de science-fiction américain Isaac Asimov a imaginé "les lois de la robotique" dans son cycle des *Robots*. Elles sont au nombre de trois :

1. Un robot ne peut porter atteinte à un être humain ni, restant passif, laisser cet être humain exposé au danger ;
2. Un robot doit obéir aux ordres donnés par les êtres humains, sauf si de tels ordres entrent en contradiction avec la première loi ;
3. Un robot doit protéger son existence dans la mesure où cette protection n'entre pas en contradiction avec la première ou la deuxième loi.

L'idée fondamentale introduite par Asimov qui était un scientifique acquis à l'aspect positif du progrès technologique, c'est qu'une avancée technologique doit comporter un certain nombre de garde-fous éthiques destinés à protéger l'homme du caractère potentiellement dangereux de ses créations. L'homme, étant selon lui un être de raison, il est normal et naturel que cela se fasse.

La question de l'homme artificiel soulevée par le roman de Mary Shelley, en appelle une autre, celle du transhumanisme. Le transhumanisme, c'est la capacité à modifier l'homme, soit génétiquement, soit par des procédés technologiques pour créer un homme nouveau aux capacités physiques et intellectuelles améliorées. Le thème de la modification génétique est au centre du roman d'Aldous Huxley, *le meilleur des mondes*, publié en 1932, où les humains sont fabriqués en éprouvette selon un code génétique correspondant à la place qu'ils occuperont dans la société. On retrouve aussi cette thématique dans le film d'Andrew Niccol de 1997, *Bienvenue à Gattaca*. Dans ce film, les humains qui n'ont pas été génétiquement modifiés sont cantonnés à des tâches subalternes et ont par conséquent un statut de sous-hommes.

Le thème de l'homme augmenté, bénéficiant d'implants améliorant ses capacités, est au centre du film de Paul Verhoeven, *Robocop*, sorti en 1987, où un policier assassiné lors d'une opération est ramené à la vie et doté d'un exosquelette de métal qui le transforme en cyborg (créature à mi-chemin entre l'homme et la machine) dont le but est de lutter contre la criminalité. Le résultat se révèle assez problématique, le Robocop souffrant de troubles graves de la personnalité.



Affiche de
Robocop

Ces œuvres de science-fiction qui peuvent être considérées comme des dystopies, soit des représentations négatives du futur, sont en passe de devenir réalité suite aux avancées scientifiques de notre époque. Le transhumanisme pose évidemment des questions éthiques importantes. L'usage de prothèses artificielles doit-il se contenter de réparer ou peut-il améliorer les capacités physiques ? Peut-on se faire greffer une puce dans le cerveau pour augmenter ses capacités intellectuelles ou cognitives ? Peut-on sélectionner les caractéristiques génétiques de son futur enfant et jusqu'à quel point ? Les modifications de l'être humain, longtemps présentées comme un cauchemar dystopique, sont actuellement perçues de manière positive par un certain nombre de décideurs parmi lesquels les dirigeants des GAFAs (entreprises centrées autour de

l'informatique et d'internet). Le but est, comme dans le roman de Mary Shelley, d'éradiquer la maladie, de rendre l'être humain plus fort, et même de lui permettre d'accéder à l'immortalité. Ces dirigeants d'entreprises sont-ils des docteurs Frankenstein modernes ?

On retrouve régulièrement cette ligne de fracture entre ce qu'on pourrait schématiquement appeler « technophiles » et « technophobes », avec évidemment un certain nombre de nuances. Si l'on remonte un peu avant Mary Shelley, la fracture apparaît déjà au sein du mouvement des Lumières. Elle s'incarne à travers l'opposition personnelle et philosophique entre Voltaire, partisan du progrès dans lequel il voit la réalisation d'une amélioration de la condition humaine, et Jean-Jacques Rousseau, beaucoup plus méfiant à son égard et qui reprend dans sa philosophie le mythe de l'âge d'or et la figure du bon sauvage.

Les technophobes ont pendant longtemps été associés à des courants de pensée réactionnaires, ceux qui avaient peur du progrès technologique étaient souvent issus de milieux religieux conservateurs, comme c'était le cas pour Georges Bernanos, par exemple (voir *la France contre les robots*). Pour un penseur comme Karl Marx qui est une des références majeures de la gauche, ce n'est pas tant la question du progrès technologique qui est en cause que l'utilisation qui en est faite. Selon lui, le progrès technologique peut être symbole d'aliénation comme d'émancipation selon qu'il est maîtrisé par les classes dominantes ou les classes populaires. Un changement va s'effectuer dans les années 1960 et la technophobie va gagner le champ de la gauche avec l'émergence des mouvements écologistes et de certaines idéologies contestataires comme celle des hippies qui remettent en cause la course effrénée vers un progrès technologique vide de sens. C'est à cette époque qu'est remis à l'honneur un mouvement littéraire et philosophique états-unien de la fin du XIX^{ème} siècle, le transcendantalisme, incarné par des auteurs comme Emerson, Whitman ou Thoreau. Le transcendantalisme croit à la bonté inhérente de l'homme et de la nature et prône une vie simple en accord avec le milieu naturel. On retrouve à l'heure actuelle ce reproche adressé aux militants écologistes d'être réactionnaires de la part de ceux qui s'opposent à ces mouvements, ces derniers les accusant de vouloir "revenir à la bougie et à la lampe à pétrole" (c'est ce que Emmanuel Macron a désigné sous l'appellation de "modèle Amish", du nom de cette communauté américaine vivant comme au XVIII^{ème} siècle pour des raisons religieuses).

Cette question ancienne se révèle être d'une actualité brûlante puisqu'elle est au centre de la question du réchauffement climatique. Se trouve à nouveau posée l'interrogation sur les conséquences pour l'humanité d'un développement technologique sans mesure. Et on retrouve à nouveau cette ligne de partage entre ceux qui croient que la technologie qui a créé le problème du réchauffement climatique va également le résoudre et ceux qui pensent qu'il faudrait interrompre un processus qui pour l'instant nous conduit à une catastrophe qui n'a rien à envier à l'hiver nucléaire redouté dans les années 1950. Dans le camp des premiers, les patrons des GAFAs déjà évoqués, notamment Jeff Bezos (patron d'Amazon) et Elon Musk (patron de Tesla et de paypal). Dans le camp des seconds, on trouve le philosophe Bruno Latour et le collapsologue Pablo Servigne (pour une présentation des idées de [Bruno Latour](#) et de [Pablo Servigne](#), voir les émissions de France culture en lien). La méfiance à l'égard de la technologie s'accompagne d'une remise en question de l'idéologie productiviste liée à l'idée de croissance économique sur laquelle repose le capitalisme mais qui a également été celle des pays de l'ex bloc soviétique.

Peut-être peut-on sortir de cette opposition binaire en redéfinissant la notion de progrès. C'est ce que tente de faire le député et journaliste François Ruffin dans un livre militant et engagé, *Leur progrès et le nôtre* paru en 2021 (pour un aperçu de son contenu, voir [l'émission de France culture](#) en lien). Ruffin part du développement de la 5G imposé sans concertation pour en interroger le sens. Il évoque lui aussi la figure de Prométhée en qui il voit le défenseur des faibles humains contre les dieux tout puissants. Selon lui, le progrès technologique n'est légitime que si il permet d'améliorer les conditions de vie de l'ensemble des êtres humains, il doit faire l'objet d'une réflexion collective et d'un débat démocratique mais ne saurait s'imposer a priori comme allant de soi.